

Temple d'Arcachon. Pasteur Richard Cadoux. Dimanche 27 juillet : Deutéronome 26

1 Il y a quinze jours, à partir de la deuxième Lettre de Paul aux Corinthiens, j'ai évoqué la pratique de la collecte. Cette collecte qu'on peut appeler aussi offrande. Dans l'introduction de la Liturgie de l'Eglise réformée de France adoptée par le synode national de Mazamet en 1996, liturgie toujours en vigueur, on peut lire la chose suivante : *Non pas geste facultatif ou furtif, l'offrande est un témoignage visible de la foi et manifeste l'engagement diaconal des fidèles.* Et puis quelques lignes plus loin on peut lire la chose suivante : *L'offrande est déposée près de la table de communion ou au pied de celle-ci, mais non sur la table afin d'éviter toute confusion entre le repas du seigneur, don de Dieu, et l'offrande de la communauté.* On pourrait s'interroger sur l'importance accordée à ce qui peut paraître un simple détail. Il y a bien évidemment le désir de distinguer l'offrande du culte protestant de l'offertoire catholique, ce moment de la messe où l'on « offre » le pain et le vin destinés à devenir le corps et le sang du Christ, en les déposant sur l'autel. Or ce qui est sous nos yeux n'est pas un autel, sur lequel serait actualisé le sacrifice du Christ, mais une table de communion qui nous réunit en mémoire du dernier repas que Jésus a partagé avec ses disciples et dans lequel le ressuscité nous livre le sens de sa mort et de sa vie. Plus fondamentalement la remarque de l'introduction à la liturgie nous invite à réfléchir au rapport existant entre l'offrande de la communauté et le don de Dieu, entre la part de l'homme et la part de Dieu dans l'économie du salut. Je le ferai à partir du chapitre 26 du Deutéronome, qui nous décrit la liturgie d'une fête du renouvellement de l'alliance entre Dieu et les enfants d'Israël.

2 L'offrande, l'oblation, l'offertoire, voilà sans doute l'attitude religieuse la plus fondamentale et la plus universelle. Il suffit de penser au geste de Caïn et d'Abel, au chapitre 4 de la Genèse. Le paysan apporte à Dieu les fruits du sol. Le pâtre pour sa part présente les premiers-nés de son petit bétail. L'un et l'autre souhaitent obtenir la bénédiction de Dieu. Il en allait de même pour les habitants de la terre de Canaan dans leur relation à Baal, le dieu de la pluie et donc de la fécondité des terres et des troupeaux. On donne à Dieu pour que Dieu soit bienveillant à notre égard. La religion inaugure le régime du donnant-donnant, c'est le règne de la transaction, par laquelle les êtres humains tentent de négocier avec le divin et de se concilier ses faveurs et sa bienveillance. Il y a par exemple des fêtes de printemps. Sur la terre de Canaan, c'est en mars-avril qu'avaient lieu les moissons d'orge. A cette occasion, la première gerbe était remise entre les mains du prêtre, du sacrificateur, ce médiateur entre Dieu et les hommes. On mangeait des pains faits à partir de grains nouveaux, et donc sans le levain venu de l'ancienne récolte. C'est la très lointaine origine de la fête juive des azymes. Quelques semaines plus tard, à l'occasion de la moisson des blés, il y avait une nouvelle offrande. Elle consistait à apporter au sanctuaire deux pains de blé au levain. Contrairement à la fête des azymes, on offre au Seigneur le pain levé de tous les jours. Il y avait encore la fête pendant laquelle on offre un agneau. Au printemps, avant la transhumance, chaque famille immole une jeune bête (agneau ou chevreau) pour obtenir de Dieu la sécurité et la fécondité du troupeau. On marque de son sang les montants de la porte ou les piquets de la tente, pour éloigner les esprits mauvais. Puis on mange la bête rôtie, en tenue de marche : ceinture, sandales et bâton. On mange avec des herbes du désert et du pain de nomade, sans levain. Ce méchoui nocturne a lieu à la première pleine lune de printemps, la nuit la plus claire. C'est l'origine de la Pâque. Dans ces fêtes, il s'agit toujours de se concilier

Dieu, pour éviter des ennuis. En fin de compte, Dieu on pense pouvoir l'acheter. Ou alors on a une telle crainte de lui qu'on lui verse une dîme.

3 Mais à ces gestes archaïques, le livre du Deutéronome donne un sens nouveau. Bien sûr le fidèle vient au sanctuaire avec son offrande. Mais il est invité, à l'occasion de cette fête, à prendre la parole. Non pas pour tenir un discours de comices agricoles, mais pour faire mémoire. Zacor, souviens-toi. Souviens-toi d'une histoire qui se perd dans le temps : mon père était un araméen errant. Une allusion aux grands ancêtres, les patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, ces hommes venus d'Aram et qui étaient des nomades. C'est d'ailleurs très allusif. L'origine est toujours sinon insaisissable, pour le moins vagabonde, pour le moins floue. Et puis les choses se précisent. Ces gens du voyage se sont fixés en Egypte. Ils y ont plutôt réussi. Mais par un de ces retournements dont l'histoire est coutumière, ils sont devenus esclaves. Mais Dieu a fait sortir le peuple de la maison de servitude et l'a conduit vers une terre promise, une terre d'espoir et de gloire. C'est bien d'une histoire sainte qu'il s'agit et à travers ce discours, le croyant d'Israël confesse, car c'est bien d'une confession de foi qu'il s'agit, un Dieu qui passe dans l'histoire des hommes, laissant en leur mémoire des traces de son œuvre de libération et de rédemption. Le mémorial est confession de foi. Or ce mémorial et cette profession de foi peuvent finalement se récapituler en une simple phrase : tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, c'est le don de Dieu. En particulier, cette terre. Terre promise, terre donnée par Dieu. En tout cas pas une terre conquise. Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? La foi deutéronomique inaugure, bien avant l'évangile, le règne de la gratuité. Alors que les religions s'inscrivent naturellement dans une démarche de demande pour obtenir les bienfaits dont les divinités ont le secret, Israël inverse complètement le sens du rite : le geste d'offrande y est vécu comme un geste de reconnaissance. Reconnaissance du don de Dieu, reconnaissance pour le don de Dieu. Déposer son offrande, ce n'est pas concéder à Dieu quelque chose qui nous appartiendrait, c'est reconnaître que tout nous vient de lui, que ce que nous sommes et ce que nous avons relève de l'ordre du don. Déposer son offrande, ce n'est pas aller à Dieu les mains pleines, c'est reconnaître que sans lui nos mains seraient vides. C'est entrer dans une démarche d'action de grâce.

4 Ce Dieu qui nous a tout donné n'exige rien de nous en retour pour lui. En revanche la gratitude envers Dieu est fondatrice d'une responsabilité éthique. Comment très concrètement vivre cette action de grâce ? En reproduisant à l'égard des autres l'attitude de Dieu à mon égard. On n'est plus alors dans le règne du don et du contre-don. Mais je peux donner comme Dieu donne. A cet égard le Deutéronome envisage plusieurs situations, celle du lévite, consacré au service du temple, qui ne possède point de terre ; celle de l'émigré figure du pauvre ; celle de la veuve et de l'orphelin, toutes catégories 'd'économiquement faibles' (comme on disait dans la France des années 60). Le fidèle est invité à se conduire à l'égard de son frère en humanité avec la même générosité que celle dont il a été bénéficiaire de la part de Dieu. Ce peuple qui autrefois a été un groupe de nomades sans feu ni lieu se souvient de ce qu'il a été, de ce que Dieu a fait pour lui. Cette générosité de Dieu qui me fait vivre, je suis invité à la mettre en pratique vis-à-vis de celui dont je peux me faire proche. Le culte et le service, la liturgie et la diaconie sont ainsi étroitement portés par la mémoire de Dieu. Ils s'articulent l'un à l'autre. Lorsque nous les vivons concrètement l'un et l'autre, nous découvrons que la reconnaissance à Dieu et la reconnaissance de l'homme en souffrance nous font entrer dans une vie authentique, dans le culte en esprit et en vérité. Faire mémoire, rendre grâce, être responsable, voilà les grandes

lignes du régime de gratuité inauguré par le Deutéronome. Il n'est plus question entre Dieu et l'homme de marchandage, mais de reconnaissance mutuelle. On quitte alors le domaine de la religion, pour entrer dans celui de la foi, conçue comme une relation entre Dieu et le sujet humain. Pour rendre compte de cette relation, la Bible emploie le vocabulaire de l'alliance et le deutéronome déploie une liturgie de célébration de cette alliance. L'alliance ne relève pas du contrat. Elle exprime la dynamique qui s'instaure entre Dieu et l'homme, dieu qui donne, l'homme qui s'émerveille et qui rend grâce en s'ouvrant au monde et aux autres avec bienveillance et générosité. Une alliance qui comble le cœur de Dieu et le cœur de l'homme. Oui en vérité, 'pour tout le bonheur que l'Eternel te donne, tu seras dans la joie avec le lévite et l'émigré qui sont au milieu de toi.' (Deutéronome 26, 11). La joie ne s'achète pas. Elle ne se marchande pas. Mais elle peut se partager et se communiquer.

AMEN